

**Bulletin n° 44 du
CENTRE INTERNATIONAL DE
RECHERCHES SUR L'ANARCHISME
de Marseille**



Madeleine Bossière, souvenirs...

Le **CIRA** se trouve au 50 rue Consolat à Marseille (13001), à quelques minutes à pied de la gare Saint-Charles et de la Canebière.

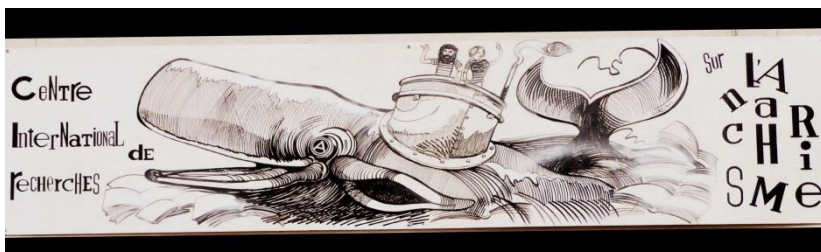


Des permanences sont assurées du lundi au vendredi de 15 heures à 18 heures 30. En dehors de ces horaires, il est possible de prendre rendez-vous.

On peut téléphoner au 09 50 51 10 89 (prix d'un appel local en France) les jours de permanences et laisser un message les autres jours. On peut envoyer un courriel à cira.marseille@free.fr

Le **CIRA** présente ses activités, ses publications et sa bibliothèque sur Internet à l'adresse suivante : cira.marseille.free.fr

La cotisation minimale est de 30 euros par an. La cotisation souhaitée est de 90 euros par an. La carte de lecteur (pour les non-adhérents) coûte 10 euros par an et il faut laisser un chèque de caution de 50 euros. La consultation sur place est libre.



NOTRE AMITIÉ

ANAAJ

Anciens des Auberges de Jeunesse

Madeleine Bossière - Certains parmi nous se souviennent de Madeleine et Roger Bossière (Roger avait eu un accident dans le Verdon). Il est décédé il y a sept ans. Madeleine vient de mourir elle aussi, à 97 ans. Déjà membre des auberges dans les années 30...elle a eu une vie riche et militante (résistante pendant la guerre, arrestation, internement). En détention elle avait connu Renée Salamé, mère aub' à l'Ile Saine Marguerite, puis à Nice avec José. C'était peu avant la Libération, et elles ont échappé de peu à l'exécution.

Nous adressons à Alain, son fils, et à sa famille un message de soutien et de sympathie.

Jeannette Skapowski

HIVER 2013

N° 138 décembre 2013



Roger, René, Madeleine et Lucien

Le texte qui suit est la retranscription (partielle) d'un enregistrement effectué le dimanche 16 mai 2004 au cours d'un repas chez Lucien et Monique Niel aux Mayons (Var). Lucien est le fils de May Picqueray que Madeleine et Roger ont bien connue quelques années avant sa disparition. Étaient présents chez nos hôtes : Madeleine et Roger Bossière, René Gieure, Nicole et Francis Kaigre, Anne Gelys et Maurice Galfré, Gilbert Roth, Felip Equy et Maryvonne Nicola Equy.

Madeleine a bien voulu livrer « en vrac » quelques souvenirs.

« Pourquoi tu ne l'écris pas ? »

« Oh non, non, je ne peux pas. Ça me vient en pagaille, ce n'est pas en ordre... »

L'entretien n'était pas préparé ni construit. Il a été retranscrit tel quel, ce qui justifie le langage parlé.



Les Mayons, dimanche 16 mai 2004 : Madeleine, René et Roger

Les auberges de jeunesse

Dans une petite maison forestière, on avait rangé la grande salle, les dortoirs, et puis il y avait un grenier avec une échelle pour y monter. Alors on disait toujours : « Bon, eh bien, il y a les dortoirs d'accord, on ne se mélangeait pas, c'est vrai, mais il y a la baise-en-ville ! » Ceux qui avaient envie, ils montaient l'échelle et ils allaient au baise-en-ville. C'était en 1936. C'était Boulogne-Billancourt.

À Marcel Sembat, à Billancourt, il y a un grand café qui existe encore, alors on allait souvent dans les bistrots, et dans ce café, un jour, ils nous ont fait cadeau d'une, comment on appelle ça, d'un piano¹, la grande cuisinière d'un restaurant. Alors on avait loué, on n'avait pas de voiture ni rien, un petit chariot, une voiture à bras qu'on, et on est montés de Billancourt à Bois-d'Arcy avec, en chantant ; la route était assez agréable parce que dans cette banlieue où on habite encore, cette banlieue ouest, il y a les bois de Saint-Cloud et après on va jusqu'à Versailles dans les bois ; c'est vrai, on va comme ça jusqu'à Saint-Cyr à travers les bois, et on arrivait à Bois-d'Arcy, notre chalet de Bois-d'Arcy. Un jour la femme de José² dit : « Oh, marcher à pied j'en ai assez, moi je fais

¹ Piano est l'abréviation habituelle pour « piano de cuisine » et désigne, dans le jargon des cuisiniers professionnels et des gastronomes, un plan de travail et de cuisson.

² Renée Desvaux fréquentait les milieux ajistes depuis les années 30 ; Madeleine fit sa connaissance en 1934 à Boulogne-Billancourt.

José Salamé Miro. Né le 8 avril 1920 à Vinebre (province de Tarragone), mort le 18 juin 2007 à Perpignan. Il passe son enfance à Barcelone, adhère à la fois à la CNT et à la FIJL (Jeunesses libertaires). Le 19 juillet 1936, il participe aux combats de Barcelone. Il entrera à pied en France lors de la Retirada de février 1939. Après la guerre il suit une formation d'électricien à Paris. Il rencontre Georges Fontenis en 1945 à l'occasion d'une réunion organisée par la Fédération anarchiste au sujet des auberges de jeunesse. A la même époque,

du vélo, j'y vais en vélo ! » ; alors, ils ont accepté qu'elle vienne en vélo, parce qu'elle disait « avec mon vélo je passe partout ». Mais, dans le passage du château de Versailles, du jardin derrière, il y a des grilles : elle ne pouvait pas passer partout avec son vélo ! Aucun des copains ne l'a aidée, il a fallu qu'elle démonte les roues de devant, les roues de derrière... Enfin, des souvenirs de jeunesse, ça.

Parmi nous, il y avait alors, et j'ai campé avec lui, Madelin, le père d'Alain Madelin, qui était ouvrier chez Renault. « Le député de droite ? » Oui, oui. Le père s'appelait Gaétan, Gaétan Madelin ; il a été un de mes compagnons. Plus tard, il s'est marié avec une fille, Aline (c'est pour ça que le fils s'appelle Alain). Alors Gaétan était OS chez Renault, aux forges, et il devenait sourd parce qu'il y avait un bruit infernal, alors quand Aline est venue au club et a connu Gaétan, elle lui a dit : « Ça ne peut pas durer comme ça ! » Elle lui a trouvé une place, on avait critiqué ça, elle lui a trouvé du boulot au PMU ! Alors, nous on était contre les paris, contre tout ça, contre tout quoi, on critiquait. Enfin, il est sorti de chez Renault quoi... C'est ça, Gaétan Madelin ; c'est son fils qu'a mal tourné...

José rencontre Renée Desvaux. Ensemble ils animeront, dans le cadre de la Fédération unie des auberges de jeunesse (FUAJ), les auberges de Nice, puis de Cannes. Durant toute cette période, Renée et José, sont proches de Pavel et Clara Thalmann installés à Nice depuis 1950. José a milité toute sa vie sans exclusive en internationaliste convaincu ; il a été compagnon de route des différents regroupements et organisations libertaires en France (FA, FCL, Noir et Rouge, OCL, ORA, UTCL devenue AL) ; il était membre du CIRA.

Madeleine et Roger ont beaucoup fréquenté les auberges de jeunesse ; ils se sont investis dans le MIAJ (Mouvement indépendant des auberges de jeunesse) tout au long de son existence, de 1951 à la fin des années 1960. Ils ont ensuite continué à fréquenter les « anciens des AJ ». Laissons la parole à Roger lorsqu'il chronique le livre de Daniel Lambert³ dans *Alternative libertaire*, n° 144, octobre 2005.

« Les auberges de jeunesse se développent en Allemagne bien avant la Première Guerre mondiale. Un instituteur, Richard Schirmann, met sa salle de classe à la disposition de jeunes randonneurs, Die Wandervögel (Les oiseaux migrants). Marc Sangnier, démocrate chrétien et fondateur du Sillon à la fin du XIX^e siècle, ouvre la première auberge de jeunesse en France, à Bierville en 1930. D'autres auberges de jeunesse s'ouvrent les années suivantes. La Ligue française des auberges de jeunesse (LFAJ) est fondée, marquée cependant par le confessionnalisme. Le 9 juin 1933, dans les locaux du Syndicat national des instituteurs, le Centre laïque des auberges de jeunesse (CLAJ) est créé, avec Daniel Guérin⁴ comme secrétaire adjoint, parrainé par diverses organisations laïques, dont la CGT et la Ligue de l'enseignement. Les 40 heures, les congés payés, obtenus en juin 36, amplifient la création d'auberges avec l'adhésion de milliers d'usagers.

Un mouvement d'éducation populaire

Les aïstes se réunissent dans les foyers ou les clubs, préparent la sortie du prochain week-end, discutent, chantent, dansent, organisent

³ *Mémoires d'aïste* par Daniel Lambert, éditions Le Nez en l'air, 2005, 652 pages.

⁴ Né le 19 mai 1904 à Paris (XVII^e arrondissement), mort le 14 avril 1988 à Suresnes (Hauts-de-Seine) ; militant communiste libertaire, anticolonialiste et militant du mouvement pour la libération homosexuelle ; historien.

diverses activités culturelles : concerts, conférences, théâtre, cinéma. Le mouvement ajiste devient un mouvement d'éducation populaire. La mixité est partout sauf dans les dortoirs. L'esprit paternaliste de la direction du CLAJ fit apparaître des conflits entre le dynamisme des usagers et les structures et, en 1938, 23 clubs de la région parisienne se regroupent dans le Comité de coordination et d'information (CCI). Il faut remarquer qu'en France, à la différence des autres pays, s'est créé un mouvement d'usager(e)s qui a joué un rôle durable très important. En 1939, c'est la guerre. En 1940 l'Occupation.

Dans la zone occupée, les autorités allemandes interdisent le CLAJ au début de 1942. Il est rouvert la même année mais interdit aux Juifs. Dans la zone occupée, toujours, deux organisations sont créées : les Auberges françaises de la jeunesse (AFJ, qui gèrent les auberges) et les Camarades de la route (CDR Cam' route, mouvement d'usagers). Cette dualité continue après la Libération.

Les usagers sont regroupés dans le Mouvement uni des auberges de jeunesse (MUAJ). Mais, les manœuvres de certains catholiques, auxquelles s'ajoutent celles de l'UJRF (Union de la jeunesse républicaine de France), création du Parti communiste, mettent à mal cette unité. Le Mouvement laïque des auberges de jeunesse (MLAJ) succède au MUAJ.

En 1949, le Mouvement laïque des auberges de jeunesse (MLAJ) se transforme en CLAJ-PA (Centre laïc des auberges de jeunesse et de plein air). Une de ses caractéristiques est d'être dirigé par des représentant(e)s des usager(e)s et des organisations syndicales. Les usager(e)s ne sont pas souverain(e)s dans leur organisation.

Une forte pression pour une unification des auberges est exercée par le secrétaire d'État à la jeunesse et aux sports – sans doute par le biais des subventions et... aboutit, en 1950, à la création d'une Fédération nationale des auberges de jeunesse (FNAJ). Mais la FFAJ (Fédération française des auberges de jeunesse) détient le patrimoine immobilier le plus important. Finalement les pressions gouvernementales ont pour résultat la fusion des deux organisations en mai 1956, la Fédération unie des auberges de jeunesse.

Les partisans d'un ajisme indépendant voient dans la FNAJ une tentative d'étatisation des auberges et, dans les nouvelles structures, la mort programmée du mouvement d'usagers. Au congrès CLAJ-PA de 1951, les délégués de la tendance anti-FNAJ scissionnent et créent le Mouvement indépendant des auberges de jeunesse (MIAJ). Parmi eux Daniel Lambert, auteur de Mémoires d'ajiste.

Par-delà leurs activités ajistes, de nombreux(ses) membres du MIAJ furent impliqué(e)s dans la vie sociale. Certain(e)s furent militant(e)s syndicaux(ales). Certain(e)s ont combattu la guerre d'Indochine, la guerre d'Algérie, ont fait de la prison, ont participé à des comités d'action, furent insoumis.

Je pense que le bilan du MIAJ est nettement positif. Mon camarade et ami Daniel Lambert est arrivé aux AJ en 1945. Entre 1942 et 1946, il est dessinateur à Lyon chez Berliet. Après la scission de 1951, Daniel Lambert participe au MIAJ, au niveau local et national.

Si vous êtes intéressé(e)s par les AJ, par le plein air, lisez Mémoires d'ajiste. »

La Maison d'enfants de Sèvres

Puisqu'on parle des vieux copains il y a le couple, les Hagnauer⁵. C'est vrai qu'ils ont eu une bonne action malgré qu'on ait pu les critiquer des fois. Alors pour ceux de l'enseignement, par exemple, ils ont encore la mémoire de ça, parce que les Hagnauer ont fondé une maison, à Sèvres⁶, ça s'appelait la Maison d'enfants

⁵ Yvonne Hagnauer, née Even le 9 septembre 1898 à Paris, morte le 1^{er} novembre 1985 à Meudon. Elle fait des études, fait rare pour une jeune fille au début du siècle, et obtient même un diplôme d'anglais à l'université de Cambridge. Ce qui lui permet d'enseigner à l'École supérieure de commerce de Paris avant de rejoindre l'enseignement public à Paris. C'est une féministe et une syndicaliste convaincue (membre du Syndicat national des instituteurs). Elle milite aux cotés de Wallon, Cousinet, Freinet, du père Chatelain, pour un renouvellement éducatif. Elle est une des premières conférencières et animatrices de stages au CEMEA (Centre d'entraînement aux méthodes d'éducation active) avec Henri Laborde et Gisèle de Faily. En 1974, elle est désignée Juste parmi les nations au mémorial de Yad Vashem.

Roger Hagnauer né en 1901 à Paris, mort en 1986 à Meudon. Instituteur adjoint de 3^e classe, il est titulaire de nombreux diplômes (notamment, d'histoire et de sociologie). Il enseigne successivement dans différentes écoles à Paris mais également à Stains et à Montreuil. Syndicaliste révolutionnaire, antistalinien exclu du Parti communiste, il signe à partir des années 1930 de nombreux articles dans la revue créée par son ami Pierre Monatte *La Révolution prolétarienne* et collabore à *La Critique sociale* de Boris Souvarine ainsi qu'au *Monde libertaire*.

⁶ Yvonne et Roger Hagnauer créent en octobre 1941 la Maison de Sèvres qui, au-delà de la guerre, demeurera un modèle d'éducation et de résistance. Sous l'Occupation, bravant les lois de Vichy, ils abritèrent, dans la Maison, de nombreux enfants juifs et des orphelins ou victimes de guerre de toutes nationalités, ainsi que des adultes en situation irrégulière (étrangers, francs-maçons, Juifs, résistants, réfractaires au STO). Plus tard, ils accueillirent des garçons et des filles venant de familles en grande difficulté. Ils poursuivirent leur œuvre au château de Bussières à Meudon.

de Sèvres. Ils ont abrité des enfants juifs, en changeant leur nom : au lieu de les appeler par leur prénom dans les rues de Sèvres, ils avaient des noms d'oiseaux⁷. Au lieu de Samuel ou Isaac c'était Martin-pêcheur ou...

Et puis du point de vue éducatif Yvonne s'inspirait de Freinet, de Pestalozzi, elle avait fait un amalgame. C'était un couple extraordinaire de dévouement. Elle avait eu un accident et puis il y avait l'âge : ils ont été obligés de lâcher ; alors elle n'était pas contente, Yvonne, parce qu'il y avait une remplaçante. « Elle fait pas comme nous », qu'elle disait, « elle fait pas comme nous ! ». Mais, eux, ils étaient 24 heures sur 24 avec les enfants, tu comprends, aucun remplaçant ne peut faire ça ! Au moindre bobo, lui, ou elle, se déplaçait, au moindre truc. Il y avait surtout des filles. Il n'y avait pas beaucoup de garçons. Et alors elles ont fait une association des anciennes de Sèvres⁸.

⁷ Yvonne et Roger étaient appelés Goéland et Pingouin.

⁸ La Société des anciens de la Maison d'enfants de Sèvres-Meudon-Bellevue.

« Les obsèques de notre camarade Roger Hagnauer ont eu lieu le 15 janvier 1986, au cimetière de Meudon. Les camarades Moreau, Bureau, Descarsin, Bossière, représentaient La Révolution prolétarienne⁹. L'allocution que vous lirez ci-dessous fut prononcée par Roger Bossière. [...] »¹⁰

« Je veux vous parler de La Révolution prolétarienne qui compta énormément dans la vie de Roger Hagnauer.

Roger Hagnauer est né le 19 juillet 1901. Il a donc 13 ans à la déclaration de guerre, le 3 août 1914. Par les journaux, les queues devant les magasins, les récits des permissionnaires, la guerre et son horreur vont le marquer. Et c'est la Révolution d'Octobre, le 7 novembre 1917.

Octobre, c'est le pouvoir aux soviets : conseils d'ouvriers, de paysans et de soldats qui réalisent une démocratie directe, la terre aux paysans, l'usine aux ouvriers et surtout, la Paix.

⁹ *La Révolution prolétarienne* : revue fondée par Pierre Monatte en 1925. Revue de combat, avant tout fidèle à la charte d'Amiens, c'est à bien des égards la continuation de *La Vie ouvrière* fondée par Monatte en 1909. Refusant la voie réformiste comme la subordination au Parti, elle procède à l'examen de tous les problèmes pratiques et théoriques qui se posent au mouvement ouvrier, et publie des articles de fond où la question du communisme tient la plus grande place, ainsi que des études très documentées sur la vie syndicale, les grèves, la situation économique et industrielle, est très tôt attentive à la condition des peuples colonisés comme à la naissance des mouvements d'émancipation, et elle contribue d'une manière décisive à la prise de conscience des problèmes coloniaux par le mouvement syndical. Mais on y trouve également de nombreuses enquêtes et des témoignages sur l'URSS et les pays de l'Est, elle dénonce sans relâche les conditions de vie des prolétaires dans les contrées du socialisme réel, la persécution des trotskystes et des anciens camarades de Lénine, les assassinats et les déportations. La « RP » reparait au lendemain de la Libération. En mars 2014 est paru le n° 784. Les 301 premiers numéros sont en ligne sur le site (entre autres) de nos amis du CRAS de Toulouse.

¹⁰ Sur le site de la Maison d'enfants de Sèvres.

Les hécatombes, les souffrances subies dans les tranchées font exprimer chez beaucoup de soldats cette idée : « PLUS JAMAIS ÇA ! »

Une dynamique en faveur de la Révolution d'Octobre et de la Troisième Internationale, réunit des jeunes dont Roger Hagnauer et des aînés marqués à la fois par le syndicalisme de lutte de classe de la CGT d'avant 1914 et par la haine de la guerre.

Parmi ces aînés : Monatte, Rosmer et bien d'autres.

À 18 ans, Roger Hagnauer adhère à la Fédération de l'enseignement (ancienne Fédération des syndicats d'instituteurs). À 19 ans, il est membre du Comité de la Troisième Internationale. Le 1^{er} janvier 1920, il adhère au Parti socialiste, il milite pour sa transformation en Parti communiste.

Après son service militaire (du 1^{er} novembre 1922 au 31 octobre 1924), il se joint à l'opposition communiste de Boris Souvarine, Monatte, Rosmer, Loriot, Magdeleine et Maurice Paz.

Cette opposition se dresse contre la bolchevisation du Parti communiste. La « bolchevisation », c'est en fait la caporalisation du parti. Les militants doivent obéir aux directives. Ils ne doivent pas critiquer.

Roger Hagnauer ayant écrit dans le Bulletin communiste de Souvarine et dans La Révolution prolétarienne (l'un et l'autre faits par des exclus du PC) sera aussi exclu du PC le 7 janvier 1926.

Sa vie militante sera désormais liée à la vie de La Révolution prolétarienne et de la Ligue syndicaliste. Roger Hagnauer s'intègre au noyau primitif de La Révolution prolétarienne : Monatte, Rosmer, Chambelland, Louzon, Charbit.

Le 28 décembre 1925, Roger Hagnauer épouse Yvonne Even.

Dans La Révolution prolétarienne, en plus des articles des membres du noyau et de nombreux syndicalistes, seront publiés des articles de : Boris Souvarine, Léon Trotsky, Victor Serge. Cette liste de signatures prestigieuses n'est pas limitative.

La Révolution prolétarienne mène le combat :

- pour le retour à l'unité syndicale,*
- pour l'indépendance des syndicats à l'égard des patrons, de l'État et des partis,*
- pour l'internationalisme ouvrier,*
- contre le fascisme,*
- contre le colonialisme,*
- contre le stalinisme.*

En Russie, les oppositions : Trotsky, Zinoviev, Boukharine, vont être éliminées.

La dictature de Staline s'installait sans partage. Les informations qui filtraient détruisaient peu à peu les illusions que les membres du noyau avaient pu avoir sur le régime résultant de la Révolution d'Octobre.

Qu'est-ce que le stalinisme ?

Ce n'est pas seulement le culte de la personnalité comme l'ont dit les staliniens après 1956. C'est le climat de terreur morale qui pèse sur qui soulève un point de désaccord. C'est une terreur morale qui peut souvent devenir une terreur physique. Rappelons :

- les procès de Moscou : c'est l'assassinat légal des vieux bolcheviks, ceux qui avaient fait la Révolution d'Octobre,*
- en Espagne 1936, 37, 38 : répression et assassinats de nombreux militants de la CNT-FAI et du POUM,*
- les procès dans les pays de l'Est (fin des années 40, début des années 50).*

Les accusés avouent des crimes qu'ils n'ont pas commis (en France, avec près de 20 ans de retard, le film L'aveu illustrera cette époque).

Il faudrait aussi évoquer le Pacte germano-russe. Les multiples tournants décidés à Moscou pour les différents PC.

En 1956, trois ans après la mort de Staline, le rapport Khrouchtchev a confirmé ce que disait La Révolution prolétarienne depuis ses débuts et aussi quelques rares autres publications.

Malgré des phrases prononcées du bout des lèvres, le stalinisme n'est pas mort ! Il repose sur un régime économique basé sur la propriété de l'État où les travailleurs des villes et des campagnes sont exploités autant, sinon plus, que dans les pays capitalistes.

Il n'y a, en Russie, ni démocratie (le pouvoir des soviets n'existe plus depuis longtemps), ni socialisme. Mais le stalinisme peut toujours renaître quel que soit le drapeau dont il s'affublerait. Son origine, c'est l'intolérance, la prétention à détenir la vérité scientifique. Le meilleur vaccin contre le stalinisme, c'est la tolérance. Les divergences, les désaccords ne doivent pas se régler par des balles dans la nuque.

La Révolution prolétarienne qui interrompit sa parution à la guerre de 1939, reprit son combat en 1947. Elle est maintenant réduite à un petit noyau qui publie un bulletin.

Il n'est pas possible de tout dire en quelques minutes. Disons encore qu'Yvonne et Roger Hagnauer sont signataires, en septembre 1939, du tract « Paix immédiate » de Louis Lecoin. Ils seront poursuivis et révoqués.

En 1941, Yvonne Hagnauer crée la Maison d'enfants de Sèvres. Des anciens vont en parler. Je veux seulement évoquer ici l'amour des enfants qu'avait Roger Hagnauer.

En 1948, Roger Hagnauer prend une part active à la création de la CGT-Force ouvrière. Quand cette centrale voulut interdire la double appartenance (FO et FEN), sans rien renier de son orientation FO, il choisit la FEN. Pour lui, ce qui était important, c'était l'organisation de masse réalisant l'unité ouvrière dans le secteur de l'éducation.

Je veux encore dire que Roger Hagnauer fut un éducateur remarquable. Sa vie professionnelle et son activité syndicale sont, en fait, intimement liées. Il a publié aux Éditions Ouvrières :

Les joies et les fruits de la lecture,

L'expression écrite et orale,

Des mots et des idées : défense et illustration de la langue française,

des livres destinés à aider tous ceux, jeunes ou adultes qui désirent accéder à la culture écrite et qui en ont été écartés pour une raison ou pour une autre.

Dans le même ordre d'idées, je veux évoquer sa participation à l'Association philotechnique de Boulogne où il allait le lundi donner des cours sur les sujets les plus divers et en faisant toujours appel à la participation des auditeurs. Il donnait aussi des cours particuliers, souvent gratuits.

Roger Hagnauer aimait à se dire anarcho-syndicaliste. Il se réclamait de l'idéal libertaire. Cet idéal qui conteste l'autorité arbitraire et voit en chaque individu une personnalité qui a droit au respect et aux meilleures conditions de développement.

Je tiens à préciser que tout ce que je viens de dire correspond à ce que pensait Roger Hagnauer et que je partage.

Je veux ici saluer Jean Moreau, instituteur, représentant le noyau de La Révolution prolétarienne, venu apporter un dernier hommage à notre ami et camarade. »

« Roger Bossière, pour éviter tout malentendu, tient à préciser que si, comme il l'a dit, les idées évoquées, particulièrement dans la critique du stalinisme, lui étaient communes avec Roger Hagnauer, il ne partageait pas son orientation Force ouvrière. »



Goéland et Pingouin

Avant la guerre, dans le Sud

« Revenons en 38, quand tu as rencontré Voline.¹¹ »

C'était à Marseille, dans un petit vallon, il y avait une petite villa, la fille apprenait la danse. C'était un relais, ce n'était pas une auberge de jeunesse¹². À ce moment-là, j'avais un copain qui était mobilisé, à Toulon, j'habitais à L'Isle-sur-la-Sorgue. Il y avait un autre gars à L'Isle-sur-la-Sorgue, qui avait une voiture, lui il allait voir sa copine à Marseille ; sa famille croyait qu'il sortait avec moi mais il allait voir sa copine et moi je couchais dans cette petite auberge et puis là je trouve Voline¹³ qui était en train de traduire *La révolution inconnue*¹⁴, là, comme ça... Pendant plusieurs semaines (nous on n'y allait que le week-end) à chaque fois, il y avait un petit groupe anar qui se retrouvait autour de Voline ; il y avait un couple de professeurs qui s'appelaient Lobry¹⁵. Il crevait de faim, Voline, il distribuait des prospectus publicitaires pour avoir un peu de sous¹⁶. Un jour à L'Isle-sur-la Sorgue je reçois une convocation, pour affaire me concernant, au commissariat d'Avignon. Il y avait

¹¹ Vsevolod Mikhaïlovitch Eichenbaum dit Voline, né le 11 août 1882 à Tichvine (gouvernement de Novgorod, Russie) et mort le 18 septembre 1945 à Paris.

¹² Il s'agit probablement du cabanon de la Treille appartenant à Francisco et Paquita Botey, des anarchistes espagnols réfugiés à Marseille.

¹³ En 1939 Voline s'installe à Marseille où il vit dans les conditions très difficiles de la clandestinité, à la fois menacé comme anarchiste, comme Juif et comme franc-maçon. En 1941 il crée, avec André Arru (Jean-René Saulière), le Groupe anarchiste international qui publie le journal clandestin *La Raison* (n° 1 en juin 1943, il n'y aura pas d'autre numéro car Arru est arrêté le 3 août suivant et incarcéré).

¹⁴ *La révolution inconnue* par Voline, éditions Les Amis de Voline, 1947 (1^{ère} édition), 690 pages.

¹⁵ Marcel Lobry. Collabore au *Libertaire* (1936-1939) et à *Terre libre* (1937-1939).

¹⁶ Il était aussi guichetier du poulailler à la caisse du théâtre du Gymnase et donnait également des cours de russe, de français et d'allemand.

eu un contrôle à cette petite auberge, ils avaient saisi tous les manuscrits de Voline, tous ses écrits, ils l'avaient embarqué aussi, ils l'ont libéré après, il a dû rester un jour ou deux. Et moi j'avais un nom alsacien¹⁷ et ce nom alsacien il y a toujours eu des emmerdes avec, les uns disaient que j'étais juive, les autres disaient... Alors, il y avait toujours quelque chose. Là-bas, les flics qui avaient fait ce contrôle avaient demandé le livre de présence, en voyant mon nom, mon adresse. Le commissaire de police qui m'interrogeait était copain avec ma sœur, qui habitait là-bas, qui est devenu fasciste après. À la fin, le commissaire de police, qui avait déjà bouffé avec mon beau-frère et ma sœur, à la maison, me dit « je ne peux pas vous laisser partir maintenant, sans manger » (parce qu'il fallait que je retourne à L'Isle-sur-la-Sorgue) ; il me paye le restaurant ; je ne refuse pas, même venant d'un commissaire de police ! Après, l'heure tournant, il me dit : « Et maintenant, vous n'avez plus d'autocar pour aller à L'Isle » ; je lui dis, j'en n'ai pas besoin, il y a une auberge de jeunesse à Villeneuve-lès-Avignon, je n'ai qu'à traverser le pont ! Parce que le gars, il voulait... Ah, je l'ai eu là ! J'ai mangé avec le commissaire mais je n'ai pas couché avec lui, tu vois !

La guerre

En juin 40, je travaillais dans les assurances, je devais rejoindre Bordeaux. Mais seulement Bordeaux a tout de suite été fermée à tout arrivage de train et donc les trains ont été détournés et, par hasard, j'arrive à Montauban, à la gare de Montauban. Il n'y avait de la place nulle part mais enfin dans un hôtel ils avaient accepté que je déroule mon duvet dans un couloir. J'attendais un train

¹⁷ Madeleine Goëtzmann.

pour remonter à Paris. Il y avait une fille qui était au même club des auberges à Boulogne que moi¹⁸, elle me dit : « En attendant, tu fais rien là, viens nous donner un coup de main à la cantine ! » Elle était aux quakers¹⁹ à Montauban ; et c'est comme ça qu'après je suis restée. Alors d'abord, il y a eu l'arrivée des réfugiés espagnols. De temps en temps à Montauban il y avait la rafle, ils ramassaient les Espagnols ; José me l'a expliqué, c'était pour les vendanges, pour les travaux des champs. Ils les ramassaient, ils les mettaient dans un camp ; autour de Montauban il y avait plein de camps, pour qu'ils aillent bosser. Le premier départ dans le train, aux gars qui étaient venus à la cantine, qu'on commençait à connaître, on leur portait un sandwich et une couverture, et on pleurait ! Et c'était eux qui nous consolait : « Mais non, dans quelques jours on est là ». J'ai eu un gars, il s'appelait F., il paraît que c'était un professeur éminent en Espagne, une sommité. Moi, je lui donne ma couverture et mon sandwich, lui il me dit « Moi, il me faut deux couvertures » ; et il me dit « Je SUIS monsieur F. » Et il me donne ses qualités. Oh, dis donc, pour un peu je lui foutais une baffe ! Non mais, écoute, c'est terrible quand même ! Avec toute la misère qu'il y avait autour... ! Il y a toujours des trucs écœurants... Effectivement quelques jours après on voyait nos Espagnols revenir. Et puis après, ça a été les réfugiés d'Europe centrale.

¹⁸ Jeanne Katzenstein.

¹⁹ Secte réformée née au XVII^e siècle en Angleterre, la Société religieuse des Amis dont les membres sont les quakers, a été persécutée. Beaucoup de ses adeptes ont alors émigré en Amérique. Plusieurs de leurs principes ne peuvent déplaire aux anarchistes : philanthropie, pacifisme, refus de la hiérarchie, décisions prises à l'unanimité. Pendant les deux guerres mondiales, ils ont apporté une aide matérielle aux victimes de ces conflits.

Et puis après, par la poste restante, j'ai pu reprendre contact avec les copains autrichiens du RKD²⁰, mais dans la clandestinité, alors là, ça a été Grenoble, Lyon et Paris.

J'avais écrit à la femme de José : « Je viens de rencontrer un jeune homme, parce que je les choisis jeunots, blond tout bouclé. » Il s'agissait de Lambert, rencontré chez les Thalmann²¹.

Thalmann, étant suisse, avait pu louer une maison à Paris ; c'est là que je l'ai rencontré ; il y avait une réunion clandestine entre le RKD et le GRP²². Les Thalmann abritaient des copains de passage ; c'était un couple formidable les Thalmann. Elle était championne de natation, lui était journaliste. Au moment des JO

²⁰ Revolutionären Kommunisten Deutschlands. Voir ci-dessous page 26.

²¹ Pavel Thalmann est né à Bâle en 1901. Militant de la Jeunesse socialiste pendant et après la Première Guerre mondiale, il sera également l'un des adhérents de la première heure du Parti communiste Suisse. Il est secrétaire des Jeunesses communistes suisses de 1921 à 1925. De 1925 à 1928, il part étudier à Moscou.

Clara naît Clara Ensner à Bâle, en 1908, dans une famille ouvrière de dix enfants. Après avoir travaillé quelque temps à Paris pour le journal communiste *L'Humanité*, elle retourne en Suisse en 1928. Elle adhère l'année suivante au Parti communiste suisse pour y combattre le stalinisme, et se rapproche des trotskystes. Elle fait la connaissance de Pavel Thalmann.

En 1929, Clara et Pavel Thalmann sont exclus du Parti communiste en raison de leur opposition à la ligne du parti et militent ensuite dans les milieux trotskystes et antistaliniens. En 1936, ils partent en Espagne, aident le POUM et combattent dans la Colonne Durruti. Arrêtés à Barcelone après les Journées de mai 37, ils passent plusieurs mois en prison puis sont libérés grâce à l'action d'amis en Suisse. Après leur libération ils s'établissent à Paris. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Clara et Pavel Thalmann participent à la création d'un petit groupe de résistance révolutionnaire à Paris : le Groupe révolutionnaire prolétarien. Ils accueillent et aident des Juifs ou des révolutionnaires d'origine allemande. Ils s'installent en 1953 dans le sud de la France et créent une communauté, La Séréna, dans les montagnes au-dessus de Nice qui devient un havre pour des militants libertaires de divers pays. Pavel meurt à Nice en 1980 et Clara en 1987.

²² Groupe des révolutionnaires prolétariens. Voir ci-dessous page 42.

de Berlin, à Barcelone il y a eu des olympiades²³ ; alors, comme elle était championne de natation, Suisse allemande, elle est partie là-bas. Ils sont arrivés, lui étant journaliste à ce moment-là²⁴, en pleine guerre, évidemment ils ont pris parti ; à Barcelone ils ont été de ceux qui ont pris la radio. Il faut lire le bouquin²⁵, c'est tout leur passage en Espagne, c'est extraordinaire, avec Durruti²⁶. Ils ont failli mal terminer car ils ont été arrêtés²⁷. Ensuite ils sont venus en France.



« May Picqueray, elle nous redonnait du courage »

²³ Les Spartakiades devaient débiter à Barcelone dans la nuit du 17 au 18 juillet 1936.

²⁴ Pavel est parti en tant que correspondant de l'INSA, l'Agence de presse du Parti socialiste suisse.

²⁵ *Combats pour la liberté : Moscou – Madrid – Paris* par Pavel et Clara Thalman, La Digitale, 1983 (1^{ère} édition), 1997 (2^e édition), 355 pages.

²⁶ Clara et Pavel ont rejoint la colonne Durruti sur le front d'Aragon, début 1937, en intégrant une unité du DAS (Deutsche Anarcho-syndicalisten).

²⁷ Arrêtés par le Guépéou, ils ont été emprisonnés pendant dix semaines.

May Picqueray travaille également avec les quakers pendant la guerre.

Laissons-la nous raconter :

« Les Allemands approchaient de Paris. Les quakers s'étaient repliés sur Toulouse et me demandèrent d'accompagner des enfants espagnols sur Marseille. Nous devons aller les chercher à Bordeaux. [...] »

Nous rejoignons Toulouse où la délégation quaker est déjà installée et rayonne sur toute la région. [...]

Mon travail va consister à ravitailler les réfugiés qui passent en transit et à héberger ceux qui s'arrêtent à Toulouse. [...]

Noé est une petite bourgade de 1 800 habitants environ située entre Toulouse et Muret. Là se trouve un camp « d'indésirables » espagnols, italiens et autres nationalités. Je suis chargée de le ravitailler en vivres, vêtements et couvertures, ainsi qu'en médicaments. Ce n'est pas du luxe. Ils manquent de tout.

J'y viens une fois par semaine. [...]

Comme camp je devais connaître pire encore !

Le Vernet.

C'était le seul camp disciplinaire de France réservé aux « suspects » politiques internés. [...]

Le camp du Vernet, distant d'une heure de train de Toulouse, Fernando y était interné. Je décidais d'aller lui rendre visite. [...]

Chaque semaine j'effectuais ce voyage Toulouse-Vernet, mais je n'étais pas encore arrivée à y pénétrer. Un dimanche je résolus de tenter ma chance et de forcer la consigne. Présentant ma carte de déléguée quaker, je demandais au garde à voir le commandant du camp. Le garde me répondit grossièrement qu'il n'était pas là, et que, du reste, il ne me recevrait pas. [...] Une heure plus tard j'étais de retour. [...] Il avait

changé d'attitude : le commandant allait me recevoir, il me conduisit près de lui. [...] Après m'être présentée, il me fit visiter le camp. [...] Le camp du Vernet avait la sinistre réputation d'être un camp de la mort : c'était justifié.

Je m'étais juré de revenir. Je ne pouvais pas continuer de vivre sans faire quelque chose pour ces malheureux. Je plaidai leur cause devant mon comité. Je n'étais pas sûre de les convaincre. Il comprenait en effet des sympathisants de la droite aussi bien que de la gauche et se déclarait entièrement neutre. [...] Je réussis à emporter le parrainage du comité et fus autorisée à le ravitailler en vivres, médicaments, vêtements et couvertures ce camp maudit.

Quatre jours après ma visite, je revenais avec un camion chargé à craquer, ce qui représentait bien peu par tête d'interné. De grandes roues de gruyère, de longues bandes de lard, du lait, des médicaments, des couvertures, des vêtements. [...]

Je tins ma promesse : chaque semaine, il arrivait au camp un énorme camion chargé de tout ce que je pouvais apporter. »²⁸



²⁸ *May la réfractaire* par May Picqueray, Atelier Marcel Jullian, 1979, pages 156 à 166.

La prison

Et alors j'ai été emprisonnée d'abord à Toulouse, à la « villa » Saint-Michel à Toulouse.

Premier rendez-vous pour le procès : une de mes compagnes, elle était très jeune, avait été placée dans un camp en attendant ; jeune, n'étant pas avec nous, on n'a pas voulu se désolidariser, surtout qu'on savait qu'elle était partie dans un camp de prisonniers, alors on a refusé d'être jugées ce jour-là, et on est revenues à la prison Saint-Michel. Après ça, elle revient avec nous.

Deuxième appel au tribunal : là ça devait être un tribunal militaire et les gendarmes nous avaient dit : « Oh, il y a un changement qui se passe, vous allez peut-être pouvoir en profiter... » Ils nous amènent au tribunal, le greffier commence sa lecture, et, à ce moment-là, il y a un soldat qui arrive, une estafette, qui va parler aux juges, on les voit blêmir, ils étaient tous en grande tenue, on voit les juges se parler entre eux, levant la séance : c'était le jour de la dissolution de l'armée française²⁹ ! Ils ne nous ont pas laissées libres pour autant, même les gendarmes en étaient outrés, ils avaient espéré qu'on allait pouvoir profiter de cette situation, eh bien non, les officiers français nous ont remis dans les mains des gendarmes. Donc on est retournées à Saint-Michel.

Au troisième jugement, c'était un tribunal spécial, ce qu'ils ont appelé des tribunaux spéciaux³⁰. Alors là, Mélanie³¹, c'était une

²⁹ À partir de novembre 1942, suite au débarquement allié en Afrique du Nord, l'Armée d'armistice, créée le 22 juin 1940, cesse d'exister.

³⁰ À partir de l'été 1941 se généralise la formation de ces tribunaux d'exception dans un esprit avéré de collaboration judiciaire avec l'occupant, d'abord contre la lutte armée communiste, puis contre l'ensemble des groupes résistants armés.

³¹ Mélanie Berger est née le 8 octobre 1921 à Vienne (Autriche). Influencée très jeune par les idées antifascistes qui animent le quartier ouvrier où elle vit,

trotskyiste, qui était autrichienne, elle a eu 15 ans, Jeanne Hespel, Jeanne Katzenstein à ce moment-là, a eu 3 ans, et moi, c'était quand même plus douteux, parce que moi, je n'avais jamais été trotskyste à ce moment-là, j'ai eu 14 mois. Mais seulement, au bout de nos peines on devait partir dans un camp, ce n'était pas la liberté. Après, transfert de la prison Saint-Michel aux Baumettes ; on passait de Saint-Michel, Toulouse, après jugement, à la centrale, et c'était la centrale des Baumettes. Alors, pour arriver aux Baumettes on avait, par deux, les menottes avec les gendarmes, la robe de bure ; on est descendues à Saint-Charles, moi l'escalier ça me fait toujours penser à ça, et on attendait les paniers à salade. Entre temps, des cheminots qui s'étaient rendu compte de ça, avaient apporté des cigarettes pour les filles qui fumaient, parce qu'on était 15 ou 20 en déplacement comme ça ; on devait toujours être accompagnées, par les gendarmes tout en

Mélanie Berger devient militante du RKÖ (Revolutionären Kommunisten Österreichs), parti d'opposition autrichien. Menacée d'arrestation après l'Anschluss (annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie, en 1938), elle doit quitter clandestinement son pays et se réfugier en Belgique où elle retrouve ses amis et rencontre Georg Scheuer, un des dirigeants des RKÖ. Ensemble ils gagnent la France. Après la défaite française de 1940, Mélanie Berger diffuse des tracts destinés à saper le moral des soldats de la Wehrmacht. Arrêtée par la police française à Montauban, le 26 janvier 1942, elle est traduite devant le tribunal militaire permanent, puis devant la section spéciale de Toulouse qui la condamne, le 18 décembre 1942, à quinze ans de travaux forcés et à vingt ans d'interdiction de séjour. Internée à la prison Saint-Michel de Toulouse, puis à celle des Baumettes à Marseille, Mélanie Berger parvient à s'évader ; ce qui lui vaudra une nouvelle condamnation par contumace, à six mois de prison pour évasion, par le tribunal de Marseille. Mélanie Berger continue son action résistante en France jusqu'à la Libération. Elle épouse par la suite le résistant Lucien Volle, chef, en Haute-Loire, du groupe armé Lafayette. Toute leur vie ils ont mené un important travail de mémoire avec les associations d'anciens résistants, internés et déportés.

ayant les menottes. Alors les cheminots s'étaient concertés et ils s'organisaient pour essayer de nous faire évader ; ils avaient déjà fait ça, les cheminots étaient chouettes. Bon, après les paniers à salade arrivent, ils n'ont pas eu le temps de nous faire évader. On monte dans les paniers à salade : est-ce que vous avez eu l'occasion de monter dans un panier à salade ? C'est très petit, hein ? Eh bien, ils ne nous ont pas retiré les menottes deux par deux ; et alors, la compagne qui était avec moi, c'était une jeune Toulousaine, elle se trouvait mal et alors elle tombait, elle descendait, je la soulevais... Puis on est arrivées aux Baumettes. Alors aux Baumettes on a fini notre temps. Du reste ça ne s'est pas mal passé, il y avait plus de confort qu'à Toulouse. Ils parlent des fois des prisons mais ils ne parlent pas comment c'était exactement à ce moment-là.

Alors à la fin de mes 14 mois, le directeur des Baumettes, et c'est là que je dis, il y a des gens bien partout, il y a des salauds partout et il y a des biens, le directeur de la prison des Baumettes à ce moment-là était chouette avec les politiques : il nous passait des journaux et nous passait des informations ; c'était déjà bien. Et alors, le jour de la fin de ma peine il vient et il m'explique que je devais partir dans un camp administratif ; il attendait pour le lendemain un convoi qui devait venir me chercher. Alors, cette nuit-là, c'était la règle, il fallait qu'il m'isole de mes deux compagnes, il me met dans un truc seule ; et puis le lendemain matin vers dix heures du matin il revient et puis il me dit : « Je vous remets la journée avec vos deux compagnes, parce que le convoi n'est pas venu. » Les convois sautaient à ce moment-là, c'était donc avril 43, avril ou mai 43, par-là, je ne sais plus les dates exactes, et alors il nous laisse toute la journée toutes les trois ensemble ; on s'est dépêchées de faire du courrier en se disant :

« Il y a peut-être une chance... » On avait des tricots avec des boutons tricotés, on a détricoté ça, on a caché des lettres là-dedans, dans les boutons, pour que je puisse distribuer du courrier à l'extérieur. On passe la journée donc toutes les trois à nouveau ensemble et là il nous a même laissé la nuit encore ensemble ; et donc le surlendemain il est revenu et il me dit : « Bien, voilà, administrativement, moi ça y est, le temps est passé, le convoi n'est toujours pas là. » Le convoi avait dû sauter en route je suppose. « Alors, ça y est : sortez ! » Vous voyez l'emplacement des Baumettes ? Eh bien je me suis trouvée comme une gourde, je suis sortie de là, eh bien j'avais envie de retourner en prison ; il paraît que c'est un réflexe, et j'ai vu avec un psy aussi, il paraît que c'est fréquent... Je devais passer en clandestinité ; j'étais encore avec mon identité tant que j'étais en prison, mais dès que je sortais il fallait passer en clandestinité, alors il y a la peur...

Toujours par les auberges de jeunesse, il y avait un copain à Boulogne, qui était très croyant, tiens la religion, tu vois ça sert, je savais qu'il n'était sûrement pas compromis, Guyot il s'appelait et il était expert-comptable, il avait un cabinet à Marseille, j'ai pris contact avec lui, très chouette... Alors, chez lui, première communion, repas de première communion ! Et je ne devais pas beaucoup manger, fallait pas... Ah, ils m'ont fait prendre un bain, ça c'était... Je devais sentir mauvais ! C'était le jour même de ma sortie. Pour me faire plaisir ils me disent : « On va te conduire au bord de la mer. » Ils m'emmènent à Carry-le-Rouet, dis donc, que des barbelés !!! Je n'avais jamais encore vu une plage comme ça ! Après j'avais rendez-vous avec des copains du RKD, enfin vous ça ne vous dit peut-être pas grand-chose le RKD, des révolutionnaires autrichiens pour la fraternisation prolétarienne c'est-à-dire antiguerre...

« Les communistes révolutionnaires allemands et français (R.K.D. et C.R.)³²

Le groupe connu pendant la guerre sous le nom de Revolutionären Kommunisten Deutschlands (RKD), fait à l'origine partie du mouvement trotskyste autrichien et est reconnu en 1938 comme la section autrichienne de la IV^e Internationale (RKÖ).

Contraint à l'exil par la répression, le RKÖ entre rapidement en conflit avec le mouvement trotskyste et ses délégués votent contre la proclamation officielle de la IV^e Internationale en septembre 1938. Bien que continuant à être d'accord avec l'analyse trotskyste de l'URSS comme un État ouvrier dégénéré, ils divergent de Trotsky sur l'attitude en cas de guerre dans les pays qui pourraient prêter leur aide à la Russie. Ils préconisent un défaitisme révolutionnaire dans tous ces pays et se rapprochent des positions de l'American Revolutionary Workers League (le « groupe Oehler ») qui, en septembre 1939, publie ses « Quatorze points » comme base préalable à un nouveau regroupement international. En 1941, le RKÖ devient le RKD et se sépare du trotskysme. Le RKD définit l'URSS comme un pays capitaliste et s'oppose catégoriquement à sa défense. Il attaque le trotskysme comme un courant congénitalement centrisme qui rejette le bolchevisme « pur » de l'époque de Lénine. Après l'effondrement de la France, le RKD s'installe dans le Midi de la France et déploie une activité remarquable, publiant régulièrement le RK Bulletin (17 numéros jusqu'en 1943), puis Spartakus, dont le premier numéro (mai 1943) contient un appel aux travailleurs du monde à briser leurs

³² *Les internationalistes du « troisième camp » en France pendant la Seconde Guerre mondiale* par Pierre Lanneret, Acratie, 1995, pages 68 à 71.

chaînes et à fonder la république internationale des conseils d'ouvriers et de soldats : « Nous ne sommes ni social-démocrates, ni staliniens, ni trotskystes. Les questions de prestige ne nous intéressent pas. Nous sommes des communistes, des spartakistes révolutionnaires ».

En plus de cette production impressionnante, il faut ajouter Fraternisation prolétarienne, organe des communistes révolutionnaires de France (dont l'organisation n'existait pas encore) et un certain nombre d'autres opuscules et textes théoriques. Les bases de contacts avec des soldats allemands sont lancées et des liaisons sont établies avec la clandestinité.

Bien qu'aguerri aux activités clandestines, le RKD n'est pas à l'abri de la répression. En 1942, trois femmes sont arrêtées et condamnées respectivement à des peines de quatorze mois, trois ans et quinze ans. L'une d'elles, déportée en Allemagne, survivra. Une autre reprend ses activités clandestines à l'expiration de sa peine. La troisième, Mélanie Berger, est libérée par le RKD, qui utilise à cette fin de faux papiers allemands. Deux autres membres du RKD, Ignaz Duhl et Arthur Streicher, sont arrêtés et assassinés par la Gestapo. Karl Fischer-Emile, arrêté en 1944, sort vivant de Buchenwald, mais est ensuite kidnappé en Autriche par la police russe, en 1947, et passe huit ans en Sibérie. Ces exemples ne sont pas exhaustifs.

Meurtri, mais non détruit, le RKD déménage fréquemment : Montauban, Marseille, Grenoble, Lyon. Au printemps 1944, l'organisation transfère ses activités à Paris.

Même les personnes qui ont participé aux activités du RKD ne peuvent être considérées comme des sources autorisées pour juger de l'importance de leur recrutement qu'on évalue, sans garantie aucune, à

une douzaine de militants (parmi lesquels quelques Français) à la libération de Paris. L'organisation est dirigée par un Autrichien, Scheuer (Armand) qui, sans aucun doute, connaît à fond le travail clandestin. Un cloisonnement strict est maintenu par le groupe. Les membres ne sont pas toujours bien informés de l'influence exacte d'une organisation qui ne crache pas sur la propagande. Le RKD est expert dans l'art d'établir et d'exploiter liaisons et contacts, maniant tour à tour flatterie ou dénonciation virulente. En octobre 1942, appelant à la formation d'une nouvelle Internationale authentique, il adresse une lettre au groupe trotskyste de La Seule voie, déclarant que la répression anti-trotskyte a écarté l'un des obstacles qui empêchaient d'avancer dans la voie de cette réalisation. Cette ouverture plutôt malheureuse provoque une réponse indignée de La Seule voie : « Vous vous êtes trompés d'adresse, camarades ! » Des contacts individuels se révèlent plus fructueux et le RKD exerce une certaine influence sur de jeunes trotskystes de Toulouse, Lyon et Paris.

En avril 1944, trois organisations trotskystes françaises, le POI, le CCI et le groupe Octobre, fusionnent et forment le Parti communiste internationaliste. La petite Union communiste de Korner-Barta, éditeur de Lutte de classe, refuse de s'y rallier. Le RKD dénonce violemment la proclamation commune des trois groupes : « Cet appel, au lieu de dénoncer les déviations pro-fascistes anglophiles et pro-staliniennes qui abondent dans les articles et bulletins des POI et CCI (La Seule voie), trompe sciemment la classe ouvrière en prétendant que les dits groupes n'ont jamais cessé de dénoncer cette guerre comme impérialiste ». Néanmoins, une organisation plus large signifie des possibilités de travail

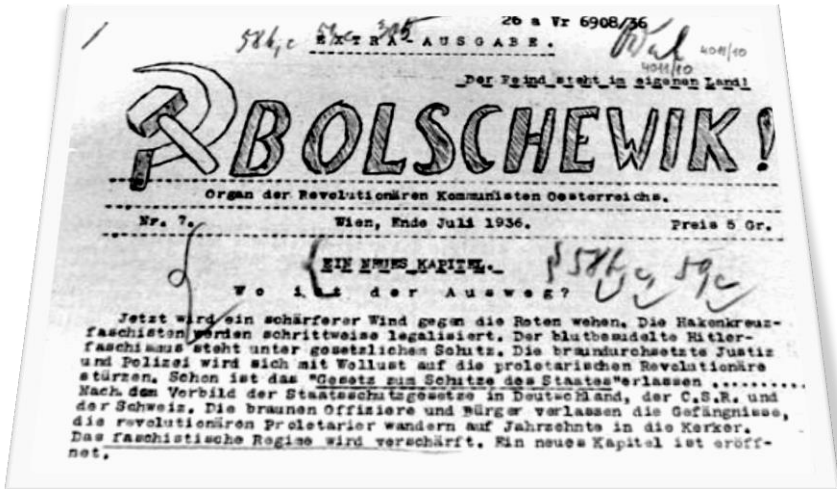
politique plus importantes et les nouvelles recrues françaises du R.K.D. se constituent en fraction à l'intérieur du nouveau parti.

En août 1944, pendant la libération de Paris, le RKD et les CR français, pour la première et la dernière fois, jouent un rôle dans un véritable mouvement ouvrier : des militants CR prennent la tête du comité de grève à la grande usine Renault. L'euphorie règne : à la cafétéria, les CR, des trotskystes orthodoxes – qui entrent en scène avec quelque retard – et deux typographes du GRP-UCI (qui doivent composer l'affiche du comité) fraternisent, tandis qu'un stalinien, perché sur une table, fait allusion à des « éléments irresponsables ». La réaction des staliniens ne se fait pas attendre. Un militant CR est malmené. Renault retombe franchement sous la coupe des staliniens, mais les gauchistes y restent présents et vont jouer un rôle dans la grève de 1947, déclenchée au mépris des directives de la CGT stalinienne.

En octobre 1944, la tendance CR fait une déclaration au congrès du PCI et quitte ce parti. Le groupe français, Organisation communiste révolutionnaire, compte alors peut-être 40 membres et publie une abondante littérature, seul ou conjointement au RKD : Rassemblement communiste révolutionnaire, également Pouvoir ouvrier, pour les CR, Vierte Kommunistische Internationale pour le RKD et L'Internationale, organe de la Commission internationale créée par le CR et le RKD. Mais tandis que se dissipe pour chacun l'illusion qu'une vague révolutionnaire va submerger l'Europe, le besoin de tracer des perspectives à long terme se fait sentir ; il faut discuter des bases théoriques. On s'interroge sur Cronstadt, la Nep, Brest-Litovsk et, en fin de compte, le léninisme lui-même. Le rôle de guide de l'ancienne direction du RKD est contesté. La tension grandit et les défections se multiplient. Quelques militants

rejoignent la Gauche communiste internationale (bordiguiste) tandis que d'autres créent une nouvelle organisation qui ne dure pas, CR-Contre le courant (Pouvoir ouvrier) et bientôt rejoignent également les bordiguistes. Le leader du RKD se rapproche des anarchistes. Le reste de l'organisation se disperse en 1946.

Indépendamment de tout jugement politique, le travail étonnant accompli dans des circonstances difficiles et dangereuses par cette poignée de militants autrichiens et allemands RKD. inspire le respect. »



Journal des RKD en 1936

« Et alors, le procès c'était en tant que membre d'un groupe interdit ? »

Pas vraiment... Une histoire de machine à écrire... J'avais le défaut de savoir taper à la machine. Quand j'ai été arrêtée, il y a toujours des concours de circonstance. J'habitais Montauban, dans une petite villa ; j'ai eu une crise d'appendicite et j'ai été transportée à l'hôpital. Alors les copains, trotskystes, c'est vrai, dont un avait mon adresse dans son carnet, je n'avais jamais donné mon adresse mais enfin il l'avait notée, sachant que j'étais à l'hôpital, ils ont demandé à Jeanne si elle connaissait quelqu'un qui avait une machine à écrire ; ils ont compromis un gars qui avait une machine à écrire ; Jeanne était toute jeune, elle écrit à l'autre, le courrier était surveillé, il a prêté la machine lui, mais son courrier étant surveillé, les flics ont remonté la filière. De la machine, ils sont passés... Comme j'étais à l'hôpital, que je n'étais pas à mon domicile, ces copains-là se sont servis de mon domicile pour taper des documents. Par contre c'est pour ça que j'ai été moins condamnée aussi parce que moi j'étais à l'hôpital quand ils ont trouvé les trucs. Mais ce qu'ils m'ont reproché c'est d'avoir eu mon adresse dans le carnet du copain.

Ce qui est le plus terrible en prison c'est le sadisme gratuit des gardiennes, pour rien ! Et ce sadisme, on ne le comprend pas ! Pourquoi ? Et comme on était jeunes, des fois on en rigolait. Mais il y a eu des trucs atroces. Je t'ai expliqué, d'être privées de vidage de tinette ; parce qu'à Toulouse, c'était la tinette. La tinette, du reste, m'a fait connaître des expériences intéressantes. Le premier jour où je suis arrivée à Toulouse, on était avec les droits communs dans la salle commune, je vois une femme, sale, en haillons, assise sur la casserole, moi je croyais que c'était une gamelle, j'étais vraiment... Alors c'est intéressant parce que, il y

avait plusieurs femmes comme ça, assez âgées, comment on peut appeler ça... Des routières, des vagabondes, alors elles allaient d'un pays à l'autre, suivant la saison, pour être emprisonnées ; elles faisaient un petit truc pour être emprisonnées ; il y a eu aussi des Gitanes avec les jupes, beaucoup de contact, j'avais appris à tirer les cartes ; avec des bouts de carton on avait fait un jeu de cartes. Alors après, on était dans une chambre mais on était surchargées, au lieu d'être trois ou quatre on était au moins six dans cette cellule, et alors on n'avait qu'une tinette et on ne pouvait vider notre tinette qu'au moment de la sortie, dans la cour. Alors, ce jour-là, qu'est-ce qu'on avait fait à cette gardienne, on n'en a jamais rien su, mais elle nous a privées de vidage de tinette ; on est restées avec notre tinette pleine pour toute la nuit. C'était une partie de rigolade, il fallait toujours rire ! On avait réussi à avoir, à garder, parce qu'on ne pouvait jamais rien garder mais... Voyez, des boîtes de maquereaux au vin blanc, vides, en fer blanc, ça a à peu près cette dimension-là... Alors, une commençait à faire pipi, il y avait la deuxième qui était montée sur le premier châlit, parce qu'il fallait arriver là-haut pour le vider, une autre était au deuxième étage, sur le deuxième châlit, et vidait le truc, et pendant ce temps-là, l'autre se retenait, et on a fait ça... Il n'y avait qu'un petit vasistas en haut. C'est du sadisme. Les gardiennes c'étaient des civiles. Aux Baumettes on avait un WC ; aux Baumettes on n'avait ni tinette, ni punaises ; pour nous c'était déjà moderne ; on avait un WC avec les robinets au-dessus. Je reviens encore à Toulouse, comme on n'avait pas d'eau, on n'avait de l'eau que dans la cour, au moment de la sortie, et il a gelé, il a fait très froid cet hiver-là. Donc, on ne pouvait se laver qu'au moment de la petite sortie, à un robinet où il y avait de la glace. Alors, ça aussi, c'est un truc, que si je n'avais pas fait de la prison je n'aurais jamais

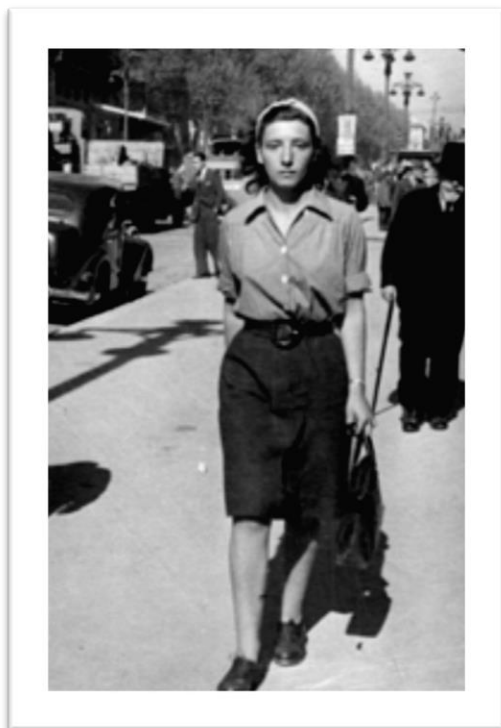
su. On n'était pas nombreuses parce qu'il fallait frotter notre bout de tissu sur la glace pour pouvoir se laver, il n'y avait rien d'autre ; eh bien il n'y avait que les femmes algériennes et nous qui nous lavions ; et les femmes algériennes, d'une propreté ! Elles étaient épilées, elles se lavaient... Très très propres. Ça je ne savais pas, moi, tu vois. Les autres ne se lavaient pas du tout. « Et quand vous aviez vos règles, vous faisiez comment ? » Eh bien, on ne les a pas eues longtemps, ils devaient nous donner quelque chose, ils devaient mettre du bromure ou je ne sais pas quel médicament parce que, presque toutes, nos règles ont été arrêtées. Sinon, au début, on n'avait rien, on a découpé un drap, mais on ne pouvait pas le laver... Maintenant je vous explique, parce que, quand même, toutes les trois, ou cinq ou six, je ne sais plus, on a eu une piscine privée à Saint-Michel à Toulouse ! Alors voilà comment ça s'est passé. Une fois par semaine, on avait un petit seau et c'était pour notre toilette et notre lessive ; chacune, un petit seau d'eau. Et ce petit seau d'eau, on allait le remplir à un lavoir, à l'intérieur de la prison. En général c'était dégueulasse. Un jour, on était accompagnées d'une gardienne qu'on appelait La Vache, elle était gentille mais elle avait des grands anneaux. Et alors, toutes les cinq, je dirais cinq, on avait peut-être notre robe d'été, notre robe à rayures (on avait deux costumes) ; on arrive près de ce lavoir et ils venaient de le laver ; on voit cette eau claire, et toutes on aimait nager ; on dit à la gardienne : « Ce qu'on a envie de nager ! » Elle nous dit : « Vous n'êtes pas chiches » ; en quelques secondes les robes ont volé, et voilà ! Donc, on s'est payé une piscine ! Quand on est remontées, en passant devant les autres qui s'apprêtaient à descendre, on leur disait, elles ne nous ont jamais crues ! On a ri, souvent ; le fait d'être jeunes, de toute façon on ne pouvait plus rien changer, on était là. Au point de vue nourriture, nous on était

assez gâtées. Tant qu'on est prévenue, on peut avoir un repas qui est fourni par un restaurant. Et la copine autrichienne, Mélanie Berger, les copains l'ont soutenue : alors donc, tous les jours on avait ce repas, qui était pour Mélanie, enfin qui était pour nous trois. Et puis, moi, quand j'ai été arrêtée j'étais au secours des quakers à Montauban, secours aux réfugiés d'abord espagnols, après d'Europe centrale, en particulier allemands. Et alors, les quakers m'envoyaient au moins une fois par semaine un colis ; un colis avec du lait en poudre, des choses précieuses. Les quakers, ils sont pacifistes et alors, en temps de guerre, une action beaucoup plus sympathique que la Croix-Rouge ! Et sans prosélytisme, parce que moi j'assistais aux réunions, j'étais benévole, et jamais ils n'ont fait un mot, ils savaient que je n'étais pas croyante mais jamais un mot, jamais rien. Ils sont d'Amérique, on les appelle aussi les Trembleurs. Vraiment, une mentalité pacifiste vraiment très très sympathique et très courageuse. Donc, ils me faisaient un colis par semaine. Et puis alors, Jeanne, avait un colis aussi du Secours suisse. Jeanne, elle avait tout pour plaire : Allemande, juive et politique ! Elle a été déportée à la fin, elle est revenue, maintenant elle est morte. Elle n'avait pas dix-sept ans quand elle a été arrêtée, Jeanne. Donc, au point de vue nourriture, on arrivait à se débrouiller comme ça. Un jour, Mélanie, elle a eu ses 20 ans là-bas ; alors, de l'extérieur les copains avaient fait un gâteau, qu'ils ont envoyé avec du savon, et des fleurs. Le colis arrive pour Mélanie ; le bouquet de fleurs, à la poubelle ; c'était une Corse la gardienne, elle a pris un couteau, elle a découpé le savon en petits bouts et sans essayer le couteau elle a découpé le gâteau après ; « Vous avez mangé un gâteau au savon alors ? » Oh, oui, on l'a mangé quand même... Mais c'est ça le plus pénible : de sentir que... Ça lui rapportait rien... Pourquoi

tant de férocité ? De toute cette période et même la période aux quakers avant, j'ai vu des choses : chaque fois que j'en parle je pleure parce que, de voir le dévouement de certains et les vacheries des autres ! Aux quakers justement, à Montauban, ils avaient loué plusieurs maisons ; il y avait d'abord la cantine, il y avait aussi une ancienne usine où les réfugiés espagnols avec des couvertures se séparaient les uns des autres, là ça faisait un dortoir mais sans lits, sans rien ; ils avaient également loué une maison pour faire une école : les petits enfants espagnols qui étaient dérangés par les obus, par la guerre, qui étaient affolés ; alors on avait réuni dans une maison les petits enfants qui au moindre bruit se cavalaient partout ; il y avait une maison pour les tuberculeux, moi je me suis beaucoup occupée de la maison pour les tuberculeux ; et puis, il y avait un atelier de membres orthopédiques : des Espagnols eux-mêmes qui étaient mutilés refaisaient les membres pour les autres, c'était un travail formidable ! Parmi les gars qu'on avait, les Espagnols, il y en avait un qui avait les deux bras en moins ; il faut se représenter, vous n'y pensez pas, c'est impensable : il fallait tout lui faire, le faire pisser, etc... À cet atelier, ils lui refont deux bras ; la première fois qu'il est revenu à la cantine, qu'il mangeait tout seul, on était tous heureux, joyeux... Il a fait le couillon, il a cru encore en Franco. À ce moment-là Franco a dit : « Ceux de l'armée espagnole sont réhabilités, ils peuvent rentrer. » Il y a cru, il est parti, et il a été fusillé en arrivant. Avant c'était une épave, il était revenu à la vie grâce au travail des autres. Il y a des trucs comme ça, je ne peux pas...

Mélanie, on a pu la faire évader des Baumettes, une fois que j'étais sortie. Des copains du RKD se sont procuré des vêtements de gestapistes ; on lui avait fait passer un médicament pour qu'elle soit

malade ; donc, elle a été malade et elle a été transportée à l'hôpital et à l'hôpital, habillés en Gestapo, ils sont venus la chercher en disant : « On a besoin de l'interroger. » Et ça a marché !



Mélanie Berger sur la Canebière en avril 1946

Écoutons le récit de cette évasion par Mélanie Berger elle-même³³, suivi de celui de Georg Scheuer³⁴, son compagnon de l'époque :

« J'ai en tête un moyen pour sortir de prison. J'avais observé, à Saint-Michel, qu'une femme avait pu quitter la prison grâce à l'intervention de soldats allemands, venus la chercher, à grand bruit, dans sa cellule. Je propose à mes camarades d'utiliser ce stratagème pour me faire évader. L'une de mes codétenues, relâchée des Baumettes, peut faire passer le message.

Mais les conditions de détention me rendent très malade et je suis hospitalisée à l'hôpital de la Conception. [...] C'est donc dans cet hôpital que va avoir lieu l'évasion.

Ce n'est pas simple. Je suis au dernier étage, dans la salle des consignes, dépourvue de vêtements, gardée par un policier. Une pièce est occupée par la Gestapo, ce que nous ignorions. Brusquement, le 15 octobre 1943, profitant de la pause de midi, trois copains surgissent, l'un,

³³ Intervention au cours du colloque international « La culture de l'Europe en exil à Marseille (1940 – 1944) » à Marseille du 8 au 12 octobre 2013, organisé par l'association Provence, mémoire, monde ouvrier (Promemo).

³⁴ Georg Scheuer est né à Vienne (Autriche) en 1915. Faucon rouge en 1930, jeune militant communiste autrichien en 1931, il est en 1935 un des fondateurs du groupe oppositionnel RKÖ. Après avoir passé 18 mois en prison, il émigre à Prague puis en France où il participe à la Conférence de fondation de la IV^e Internationale en 1938. Comme tant d'autres antifascistes réfugiés en France, il est classé « ressortissant ennemi » et interné au camp des Milles avant d'entrer dans la clandestinité pour combattre les nazis. En 1941, avec Karl Fischer, il rebaptise le RKÖ en RKD et rompt avec le trotskysme. Il commence à l'automne 1940 des activités de résistance sur un programme de « défaitisme révolutionnaire », et publie à partir de janvier 1943 *Fraternisation prolétarienne* qui invite les soldats allemands à se mutiner. Après la guerre, il est correspondant à Paris de nombreux journaux étrangers et rédacteur à l'AFP. Il meurt à Vienne en 1996.



que je reconnais, déguisé en agent de la Gestapo, une amie en uniforme de la Croix-Rouge et un vrai soldat allemand gagné à notre cause. Un autre est en protection dans le couloir. Ils m'emmènent en criant. Je pars en chemise de nuit, un simple manteau sur les épaules. Un ami, devant l'hôpital, garde un taxi dans lequel nous nous enfournons et qui démarre immédiatement. Après plusieurs changements nous arrivons dans une chambre sûre. »³⁵

« Nous voulons donc nous présenter en tant que Gestapo, demander tout d'abord à voir Anna³⁶ et puis, après un bref simulacre d'interrogatoire, décider brusquement de l'amener à la Kommandantur pour une « confrontation », tout cela avec une brutalité « teutonne » appuyée et en quelques minutes sans laisser le temps à l'administration pénitentiaire de vouloir en savoir plus. [...] »



³⁵ *Étrangers antifascistes à Marseille : 1940-1944 : hommage au Consul du Mexique Gilberto Bosques : actes du colloque*, sous la direction de Robert Mencherini, Gausson, 2014, pages 53 et 54.

³⁶ Mélanie Berger.

Finally, I had the idea of simply cutting a small cross-shaped piece in a thick piece of gold-colored paper. Lotte fixed it to her corsage and set out early in the morning. At the entrance and reception of the prison in Baumettes, the effect was beyond what we expected: panic. French officials explained with haste and submission that the detainee could not be presented at the moment, as she had been transferred the night before to hospital for acute jaundice...

We only had a few hours to adapt to the new situation. [...] My comrade Denise works here as a nurse, she informs us about the location of the stairs and the different wings of the building; Anna, in the company of other political prisoners, is on the top floor, in the most secluded room, her window is barred, and she is under special police surveillance on the order of the superior, in fact qu'« enemy of the State » sentenced to 15 years of hard labor.

We took the taxi on the Canebière, at five: Lotte with her brooch in the shape of a cross-shaped piece, the Viennese Max and Ignaz both dressed to the hilt and carrying black folders, a German soldier ready to desert that we had persuaded to participate, in uniform, and me with my cane and my beret. [...] A human mêlée broke out in the stairs: Anna surrounded by three men and a woman, behind them police officers who protest and the hospital staff horrified and indignant. [...] Max and Ignaz drag Anna to the car, push her inside and we start off in a hurry. The militia in front of the hospital greet us.³⁷

³⁷ *Seuls les fous n'ont pas peur : scènes de la guerre de trente ans (1915-1945)* par Georg Scheuer, Syllepse, 2002, pages 252 à 254.

Jeanne, elle, a été envoyée à Ravensbrück mais elle était dans les derniers départs (les mois avançaient vers la Libération), c'est pour ça qu'elle est revenue. Elle parlait parfaitement l'allemand, elle a pu aussi faire l'interprète là-bas ; elle est partie comme politique et allemande mais ils ne l'ont pas considérée comme juive, autrement je ne sais pas... Elle est revenue par la Suède. Après elle s'est mariée avec un copain espagnol du POUM, Diego Velas, elle a eu une fille, qui est gynéco maintenant. Puis, elle s'est remariée avec un gars, qui a été connu, il s'est présenté à la présidence de la République, Hespel³⁸. Il était d'un courant anar. Avec Hespel elle a eu un garçon, Olivier.

La rencontre avec Roger

Roger : « Moi j'ai donc rencontré Jean Justus en juin ou juillet 42, et par la suite, comme on voulait l'un et l'autre faire quelque chose, je lui ai fait rencontrer Maximilien Rubel³⁹ qui nous a fait rencontrer Thalmann, et nous avons fondé le Groupe révolutionnaire prolétarien⁴⁰. Et c'est comme ça, qu'un jour au Secours prolétarien, j'ai rencontré Madeleine, qui était membre du

³⁸ Pierre Hespel (1925-2003). Socialiste avant la guerre, résistant et déporté, communiste après la guerre, exclu du PCF pour titisme, candidat de la Fédération communiste libertaire (FCL) aux élections législatives de 1955, opposant à la guerre d'Algérie dans le mouvement Jeune résistance, membre de la « deuxième gauche », pressenti pour être candidat à l'élection présidentielle de 1974.

³⁹ Maximilien Rubel. Né en 1905 en Galicie austro-hongroise, mort à Paris le 21 février 1996 ; immigré en France en 1931 ; directeur de recherches au CNRS, théoricien français de la « marxologie » après 1945, antistalinien, communiste des conseils et libertaire.

⁴⁰ D'après la présentation-chronologie du GRP-UCI parue dans *Tempus fugit*, n° 2, le noyau fondateur début 1942 comprenait : Roger Bossière, Maximilien Rubel, Jean Justus (ouvrier hongrois) et sa femme Anna, Pavel Thalmann et Clara Ensner.

conseil. » J'étais la seule française du RKD, on était huit en tout.
« Les Thalmann, ils étaient sur des positions d'ultra-gauche ? Ils n'étaient pas trotskystes, ils étaient plutôt quoi, conseillistes ? »
Roger : « Ils sont devenus conseillistes ; au départ ils étaient au PC, puis lui, quand il est allé étudier à Moscou⁴¹, il a été mis en contact avec des gens qui exprimaient un certain antistalinisme et ils ont été influencés par un Allemand qui s'appelait Brandler. »



⁴¹ À l'université ouvrière de Moscou, de 1924 à 1928, avec Hermann Erb de Schaffhouse et Ernst Illi de Zurich (le Parti communiste suisse pouvait y envoyer trois étudiants chaque année).

« Groupe des révolutionnaires prolétariens – Union des communistes internationalistes (GRP-UCI)⁴²

A la fin de l'année 1941, des militants isolés, d'origine diverse, se rencontrent pour renouer des contacts anciens et prendre une décision. Il faut remarquer qu'à cette époque, bordiguistes et RKD se trouvaient dans le Midi de la France. Un accord général se fait sur la nature impérialiste de la guerre et sur la définition de la Russie comme un système capitaliste d'État.

Les membres viennent de groupes trotskystes, anarchistes, et de divers groupes d'opposition allemands, et représentent plusieurs nationalités. En fait, certaines discussions se font en allemand, les Français étant minoritaires.

En 1943, le GRP fait paraître un manifeste qui affirme que la guerre impérialiste devrait être transformée en guerre civile contre tous les gouvernements capitalistes, le but final étant la république internationale des conseils ouvriers. Comme mesure pour l'immédiat, le manifeste préconise la propagande et la fraternisation avec les soldats et les ouvriers allemands, dénonciation des buts impérialistes, soutien des revendications économiques des travailleurs, la lutte contre la déportation de travailleurs en Allemagne, organisée par le gouvernement de Vichy et les nazis, et la formation de groupes révolutionnaires dans les usines, premier pas vers la constitution de milices ouvrières et de comités d'usine. Après avoir rendu hommage à Trotsky, le manifeste déclare que la IV^e Internationale a été

⁴² Extrait d'un article de Pierre Lanneret paru dans les *Cahiers Léon Trotsky*, n°39, 1989, à propos du groupe qui publiait *Le Réveil prolétarien*. Cet article a été repris dans *Les internationalistes du « troisième camp » en France pendant la seconde guerre mondiale* par Pierre Lanneret, Acratie, 1995, pages 71 à 73.

incapable d'unifier les trotskystes et l'est par conséquent encore plus de regrouper tous les révolutionnaires. Leurs méthodes bureaucratiques l'ont vidée de toute vie réelle et son attachement dogmatique à l'expérience russe est un obstacle à tout progrès théorique. Il faut édifier une véritable Internationale.

En raison de sa composition sociale et des nationalités qui s'y côtoient, le groupe est vulnérable et particulièrement démuné de moyens matériels. De façon tout à fait légitime, ses ambitions sont modestes. Des contacts sont établis avec quelques jeunes trotskystes et beaucoup plus tard les RKD et avec un groupe anarchiste qui s'est récemment constitué en vue d'une action concertée. Ces deux derniers contacts n'apportent rien.

À la libération de Paris, le groupe essaie de se procurer quelque argent et du matériel, mais n'y parvient pas. Des opuscules bilingues sont distribués — plus par désir de faire un geste que dans l'illusion qu'ils auront un effet quelconque. En 1944, faisant une concession aux jeunes adhérents français qui ont encore un attachement sentimental à la tradition trotskyste, le GRP devient l'Union des communistes internationalistes pour la IV^e Internationale.

Les publications du GRP-UCI sont bien connues pour la médiocrité de leur impression. Jusqu'à janvier 1945, le groupe fit paraître seize numéros du Réveil prolétarien et cinq ou six d'une revue théorique, La Flamme. Dans les deux derniers numéros (imprimés de façon honnête en 1946), l'évolution du groupe vers les positions des communistes des conseils apparaît nettement.

Après la libération de Paris, un travail de pénétration limitée chez les Jeunesses socialistes apporte un sang nouveau dans le groupe et la possibilité de nouveaux contacts. Mais le GRP-UCI — c'est aussi le cas

des autres organisations — est mal préparé à assimiler ces nouveaux sympathisants qui, sans aucun doute, sont motivés par une saine réaction contre la collaboration de classe mais qui sont politiquement inexpérimentés et enclins à se décourager facilement par l'atmosphère raréfiée du groupe et son absence de possibilité d'expression.

Quelques membres quittent le groupe, certains, des étrangers, quittent la France, pas tellement à cause de réelles divergences que par désir d'explorer d'autres possibilités. Le groupe entre dans le déclin et cesse de fonctionner en 1947. Il a rempli un rôle utile pendant la guerre et il convient de remarquer qu'en dépit d'évolutions différentes, les anciens membres du groupe semblent avoir maintenu entre eux des contacts amicaux. »

Laissons maintenant Pavel et Clara Thalmann nous raconter la création de ce groupe.⁴³

« Depuis notre retour d'Espagne, nous n'avions eu aucune activité politique. Nous avons définitivement rompu avec les trotskystes. La théorie lapidaire de l'État ouvrier dégénéré nous semblait dépassée et nous n'acceptons pas l'argument de la « nécessité historique » qui justifiait tout, que ce soit la façon de faire un gâteau ou les bestialités de la bureaucratie stalinienne... Les trotskystes, à l'instar des staliniens, continuaient à aduler une révolution qui, depuis des années déjà, n'était plus qu'une grotesque caricature. Les soviets et la démocratie avaient été envoyés au diable, le Guépéou, les travaux forcés et les exécutions

⁴³ *Combats pour la liberté : Moscou – Madrid – Paris* par Pavel et Clara Thalmann, ouvrage cité, pages 281 à 284.

hâtives de tout opposant politique, étaient les points culminants de cette évolution socialiste. La nouvelle constitution imposée au pays par le tyran du Kremlin et ses complices, fut louée par les communistes de tous les pays et leurs acolytes bourgeois, comme la constitution la plus démocratique du monde. Or, il suffit de lire un seul article de cette constitution pour démasquer cette supercherie : celui qui stipule la peine de mort pour tout sabotage économique, même pour les enfants de douze ans. Trotsky restait prisonnier de son passé glorieux et d'une doctrine périmée du parti qui lui donnait une vision erronée de l'avenir. Pour nous, l'Union Soviétique était devenue un nouvel État impérialiste spoliateur, dans lequel l'exploitation de l'homme par l'homme n'avait pas été abolie, mais continuait bel et bien, sous d'autres formes. Il restait encore à définir le nouvel ordre social russe et à le démystifier. Avec de telles idées, toute collaboration avec les trotskystes était exclue ; on nous traita de renégats et de traîtres. La section française se distinguait par son étroitesse d'esprit toute particulière et par ses luttes fractionnelles abjectes.

Nous n'étions pas les seuls à avoir ces opinions. Bientôt nous fîmes la connaissance de gens qui les partageaient : de nouvelles relations politiques se nouèrent. [...] Nos nouveaux amis venaient des quatre coins du monde et représentaient toutes les nations européennes : Français, Allemands, Espagnols, Italiens, Yougoslaves, Hongrois, Russes et Polonais, tout y était. À part quelques anarchistes, tous étaient passés par l'école du PC et possédaient un bagage politique impressionnant. Les discussions devinrent très vite des réunions régulières préparées avec soin.

Au printemps 1941, il n'y avait encore aucune trace d'un mouvement de résistance quelconque à Paris. Les organisations fascistes françaises, travaillant main dans la main avec les occupants, avaient

partout leurs espions dans la population civile. En général, nos visiteurs venaient seuls, mais, afin de passer inaperçus, certains se faisaient accompagner par leur femme ou leur amie.

Nous tentâmes de dégager une ligne générale de nos débats houleux et confus et tombâmes d'accord sur trois points :

1 – L'Union soviétique est un nouvel État impérialiste, une société de classes, fondée sur la nationalisation des moyens de production et qui n'est ni socialiste, ni capitaliste dans le sens classique de ce terme.

2 – La guerre actuelle est une guerre impérialiste à laquelle les révolutionnaires ne peuvent participer, ni d'un côté ni de l'autre.

3 – L'objectif final de la doctrine socialiste est encore valable, mais le mouvement ouvrier tel qu'il existait jusqu'à présent, est mort. Un nouveau surgira des cendres de la guerre et devra chercher sa propre voie, en se démarquant totalement du parti bolchevik.

Sur la base de ce vaste « programme » nous fondâmes alors un groupe dénommé fièrement « L'Union des communistes internationalistes ». À l'aide d'un duplicateur mécanique que j'avais réussi, ainsi qu'une demi-douzaine de machines à écrire, à sauver des mains de l'occupant, nous imprimions régulièrement un petit bulletin, aussi bien pour notre propre information que pour engager un dialogue avec d'autres groupes. Notre activité, qui jusque-là n'avait été troublée par personne, nous rendit plus audacieux ; nous imprimâmes des tracts contre la guerre, en français et en allemand, dans lesquels nous appelions à la résistance contre le fascisme allemand et le bolchévisme russe. Par groupes de deux, la plupart du temps un homme et une femme, nous sortions au crépuscule pour distribuer les tracts dans les boîtes aux lettres, les éparpiller dans les entrées et les cours d'immeubles, devant ou dans les

garages, dans les bâtiments réquisitionnés pour les troupes d'occupation, dans leurs cinémas et dans les ateliers où travaillaient des soldats allemands. Cela n'était pas toujours possible, car être pris en flagrant délit signifiait l'arrestation immédiate. Nous réussîmes cependant plusieurs fois à lancer des tracts par-dessus les murs des casernes et à disparaître rapidement.

Conformément à nos principes nous refusions de travailler avec la Résistance française qui commençait à s'organiser. Nous combattions son caractère nationaliste et restâmes fidèles à ce principe durant toute la guerre, à l'exception de quelques liaisons pratiques et de contacts avec d'autres petits groupes révolutionnaires. Cette attitude intransigeante nous a protégés contre l'infiltration d'espions tous azimuts dont la Résistance était infestée et contre une arrestation certaine. »



Clara et Pavel Thalmann

Annexe 1 - Reproduction d'une lettre de Roger dont il a donné une copie au CIRA en novembre 2003 avec la note manuscrite suivante : « *Cette rencontre rassembla 90 anciens devant lesquels ce texte fut lu. Il est envisagé de la renouveler.* »

Aux camarades du MIAJ réunis à Lyon le 19 octobre 2003

Le Mouvement indépendant des auberges de jeunesse fut créé par les minoritaires du congrès CLAJ-PA de 1951 (date et lieu à préciser. Clichy ?) qui en quittant ce congrès se réunirent à la Maison internationale des jeunes à Paris.

Le MIAJ a vécu pleinement jusqu'à la fin des années soixante. Une vingtaine d'années !...

Il a géré des dizaines d'installations Relais et AJ.

Plusieurs centaines d'usagers (peut-être quelques milliers) ont vécu la vie passionnante de plusieurs dizaines de groupes.

Bien sûr ils ont eu des divergences inévitables sur la façon de réaliser la démocratie. Certains de ses militants ont combattu la guerre d'Indochine, la guerre d'Algérie, participation à des comités d'action, insoumission.

Pour ce que j'en connais, le bilan du MIAJ est nettement positif.

Actuellement, un nombre non négligeable d'anciens des auberges sont membres des différentes associations des anciens des AJ.

Buvez camarades À l'indépendance du Monde

 À l'amitié

 À l'Internationalisme

Par la pensée je trinque avec vous.

Salut camarades ! ...

Roger Bossière

Annexe 2 - Tract des RKD⁴⁴

Ouvriers juifs, camarades

Le Premier Mai est le jour du prolétariat international, le jour de la fraternisation prolétarienne. La nouvelle guerre mondiale dure déjà depuis quatre années. C'est une guerre qui ne touche pas tellement les riches et ce sont les pauvres qui en sont les victimes. Vous êtes pourchassés, maltraités, exploités et exterminés.

Classe contre classe

Le capitalisme international a besoin sans arrêt de chair à canon fraîche, de main d'oeuvre à bon marché. Les ouvriers français, allemands, polonais, italiens, tchèques et bien d'autres, sont opprimés comme nous autres juifs. En Afrique, en Amérique, en Russie, croyants ou non croyants, latins, arabes, noirs, jaunes, blancs, les travailleurs sont broyés par leurs propres oppresseurs. Partout dans le monde, l'impérialisme a enfermé les prolétaires dans un immense camp de concentration.

Combien de Juifs capitalistes sont déportés ? Pas un seul. Ils ont tous quitté la France. Et les masses de prolétaires juifs crèvent, déportés dans des wagons plombés vers les camps de la mort. Beaucoup vivent dans la clandestinité sans papiers ni argent, abandonnés par les bourgeois et les bureaucrates juifs.

Classe contre classe

Pas un seul capitaliste français n'a été déporté. Pas un seul capitaliste allemand ou italien n'est tombé sur le front oriental, pas un seul capitaliste anglo-américain n'a crevé dans les déserts d'Afrique.

Tous les prolétaires sont vendus et exploités par leurs capitalistes. Tous les esclaves sont nos frères, tous les capitalistes et tous les traîtres sont nos ennemis. Plus jamais peuple contre peuple, mais, classe contre classe.

⁴⁴ Reproduit dans *L'an prochain la révolution : les communistes juifs immigrés dans la tourmente stalinienne : 1930-1945* par Maurice Rajsfus, Mazarine, 1985.

Dans l'organisation Todt, des esclaves allemands, juifs et bien d'autres doivent travailler, opprimés par les SS et surveillés parfois par des flics juifs. Les gardes-mobiles français pourchassent les ouvriers français. La Gestapo recherche des déserteurs et des réfugiés allemands. Le Guépéou fusille des communistes russes. Les polices anglaise et américaine opèrent contre les grèves en Angleterre et en Amérique.

Mais les travailleurs répondent

À Arcachon, quatre cents travailleurs allemands et mille Juifs français font grève pour une meilleure alimentation. Dix Allemands et vingt-cinq Juifs ont été fusillés mais la grève continue. Les Allemands partagent la nourriture avec les Juifs car les SS ont interdit la distribution de vivres aux Juifs. Les ouvriers français et étrangers s'entendent dans la lutte contre les gendarmeries française et allemande.

Des ouvriers allemands désertent, la résistance passive s'étend dans le pays. Tous les mois, des milliers et des milliers d'hommes sont fusillés. Dans le monde entier, il y a beaucoup de grèves et de luttes. La guerre impérialiste se transforme en guerre civile contre les bourreaux capitalistes.

Travailleurs juifs, camarades, où est votre place ?

Avec la bourgeoisie juive ? Ils vous ont toujours détestés et trahis. Ils profitent de la guerre pendant que votre sang coule. Ils sont toujours unis avec les capitalistes non juifs.

Dans quel but les sionistes vous proposent-ils l'entente avec la bourgeoisie juive pour un « pays juif » ? Aujourd'hui, Churchill, Roosevelt et Goebbels sont également pour un pays juif qui serait un nouveau camp de concentration pour les masses juives. Merci pour un tel pays juif. La question juive ne peut être résolue que par la fraternisation de tous les travailleurs, par la révolution dans le monde entier. Sans victoire de la révolution prolétarienne généralisée, les Juifs seront toujours exploités et pourchassés. Votre place est avec les prolétaires du monde entier.

Le mouvement sioniste crée des colonies, il y vient beaucoup de jeunes mais il n'y a guère de possibilité de vie pour cette jeunesse. Où va l'argent destiné à la jeunesse ? La bureaucratie de la fédération UGIF usurpe toutes les responsabilités. Jeunesse juive, ne te laisse pas exploiter par les sionistes et la bureaucratie juive.

Camarades

Pensez à nos morts. Pensez à nos frères dans les camps qui attendent. Pensez à vos frères, à vos sœurs, à vos hommes et vos femmes, à vos fiancées, à vos enfants, à vos pères et mères qui sont dans les camps avec des millions de Polonais, Tchèques, Russes, Français et Allemands, déportés dans l'enfer. Ils attendent votre action pour leur libération.

Ils ont compris que c'est seulement par l'action de tous les opprimés que nous pouvons être sauvés. Nos camarades sont-ils tombés pour rien ? Pouvez-vous oublier nos frères dans les camps de la mort ?

N'espérez rien de Roosevelt, Churchill ou Staline ! Comptez seuls sur vos propres forces, sur les prolétaires révolutionnaires de tous les pays.

Ne croyez plus les menteurs nationalistes. Les ouvriers allemands et italiens sont comme nous des victimes, ils sont nos frères de classe. Les SS sont, pour eux comme pour nous, l'ennemi principal.

Les capitalistes sont unis contre nous, unissons-nous contre eux ! Nous sommes les plus forts, nous sommes les masses !

A bas la guerre impérialiste !

A bas le nationalisme !

Assez de pogromes, massacres et déportations !

Vive le 1er Mai, journée de fraternisation prolétarienne internationale !

Vive la nouvelle internationale ouvrière !

En avant pour la révolution prolétarienne mondiale !

Paix ! Liberté ! Pain !

1er mai 1943. Les Communistes révolutionnaires.

Annexe 3 – Roger Bossière, une encyclopédie vivante du mouvement ouvrier⁴⁵

Nous avons appris avec une grande tristesse le décès de notre camarade et ami Roger Bossière, survenu le lundi 7 août 2006.

Né en 1922, ouvrier ajusteur puis technicien, Roger a vingt ans lorsqu'il s'engage dans la lutte révolutionnaire, en pleine occupation allemande. On mesure sans doute mal à quel point, dans un tel contexte, il pouvait s'agir d'une démarche à contre-courant. Au sein de la résistance, les révolutionnaires sont en effet totalement marginalisé-e-s par des gaullistes et des stalinien-ne-s qui luttent contre l'occupant non par antifascisme, mais par patriotisme français - d'où l'ignoble slogan "À chacun son Boche" lancé par le PCF en 1944. Seuls quelques groupes trotskystes, libertaires ou "ultra-gauche" restèrent alors fidèles aux valeurs de l'internationalisme.

C'est justement à l'ultra-gauche que Roger Bossière fait ses premiers pas, en adhérant au Groupe révolutionnaire prolétarien (GRP) dans lequel il rencontre Maximilien Rubel qui n'est pas encore le marxologue de réputation mondiale qu'il deviendra par la suite. Le GRP publie un bulletin clandestin, *Le Réveil prolétarien*, qui plaide pour la transformation de la guerre impérialiste en guerre révolutionnaire, afin de mettre en place une « république internationale des conseils ouvriers ».

Après-guerre il s'engage dans le mouvement des auberges de jeunesse, qui à l'époque est un véritable courant de contre-culture, qui fournira de nombreux et nombreuses militantes anticapitalistes. Parallèlement et jusque dans les années 60, Roger Bossière appartient à l'ultra-gauche, cette galaxie de groupes microscopiques si assoiffés d'analyses théoriques définitives qu'ils s'interdisent généralement toute pratique.

Dans les années 60, toujours avec Maximilien Rubel et Ngo Van, il participera au Groupe communiste de conseils, qui traduit et diffuse en France les textes du théoricien conseiliste Anton Pannekoek.

⁴⁵ Nécrologie de Roger Bossière, écrite par Guillaume Davranche (AL Paris-Sud) sur le site d'Alternative libertaire le 11 octobre 2006.

Par la suite, il collaborera à la revue *Spartacus* de René Lefeuve et rejoindra la revue syndicaliste révolutionnaire *La Révolution prolétarienne*, animée par Roger Hagnauer et Maurice Chambelland, qui poursuivent l'œuvre de Pierre Monatte. Roger Bossière sera finalement membre d'Alternative libertaire de 1991 à 2001. « *C'était un puits de science, une encyclopédie vivante du mouvement ouvrier* », selon son ami Georges Fontenis, ex-secrétaire général de la Fédération anarchiste dans les années 40-50 et toujours membre d'AL en Touraine. Depuis longtemps Roger vivait en Normandie avec sa compagne Madeleine. Toutes nos pensées vont à elle et à sa famille.



Roger Bossière au cours du repas aux Mayons.

Annexe 4 – Condamnation de Mélanie Berger

ARRET DE LA SECTION SPECIALE DE LA COUR D'APPEL DE TOULOUSE
EN DATE DU 18 DECEMBRE 1942

- : : : : : : : : : : : : : : : : : : -

MINISTERE PUBLIC

C/

BERGER MELANIE ET

AUTRES.

- : : : : : : : : : : : : : : : : : : -

PRESENTS : MM. ESCUDIER , Président, BOUBES et THABAUD, Conseillers.

- : : : : : : : : : : : : : : : : : : -

Sur la procédure instruite à Toulouse contre :

1°_ la nommée BERGER Mélanie, fille de Abraham et de SALOMON Eugénie, âgée de vingt-un ans, née le 8 octobre 1921 à VIENNE, AUTRICHE, profession de corsetière, célibataire, demeurant à MONTAUBAN, Quai Docteur LAFFARGUE, n° 3, de nationalité ex-autrichienne, détenue

Après citation à comparaître, en présence du Ministère Public,

La Cause appelée, les prévenus présents, BERGER, GOETZMAN et MELIN, détenus, KATZENSTEIN, non détenue, dans leur interrogatoire d'identité ;

Monsieur LESPINASSE, Avocat Général, a requis qu'il plaise à la Section Spéciale de la Cour d'Appel ordonner que les débats auront lieu à huis clos ;

Maîtres MESSAUD, DE MAULDE, VEHRNES, et CAZENAVE, avocats des prévenus, ont déclarés ne pas s'y opposer,

La Section Spéciale après avoir délibéré, a rendu l'arrêt suivant :

Attendu que s'il est de principe d'ordre public que les débats judiciaires doivent avoir lieu publiquement, il doit être fait exception à cette règle toutes les fois que la publicité de ces débats peut offrir quelque danger au point de vue de l'ordre et des bonnes mœurs ;

Attendu que le danger existe dans l'espèce,
Par ces motifs,
Statuant publiquement, et faisant droit aux réquisitions du Ministère
Public,

Ordonne que dans cette affaire les débats auront lieu à huis clos ;
Ainsi jugé et prononcé en audience publique à Toulouse le dix-huit
décembre mil neuf cent quarante-deux,

Présents : MM. ESCUDIER, Président, Chevalier de la Légion
d'Honneur ;

BOUBES et THABAUT, Conseillers, Chevaliers de la Légion d'Honneur,
LESPINASSE, Avocat Général ;

SOUBROUILLARD, Greffier ;

Messieurs ESCUDIER, Président, BOUBE, THABAUT, Conseillers,
SOUBROUILLARD, Greffier, signés.

Après quoi et en exécution de l'arrêt qui précède, M. le Président a
ordonné à l'huissier de service de faire retirer le public et de fermer les portes.

Et les huis fermés, l'affaire a été instruite, huis clos.

Les prévenus présents, Berger, Goetzman et Melin détenus, Katzenstein
non détenue, ont été interrogés sur leur identité ;

Oùï le témoin BOUCHE Pierre, 28 ans, Commissaire de Police à la 8^o
Brigade de Police Mobile à Toulouse dans sa déposition ;

Les prévenus dans leur nouvel interrogatoire ont fourni leurs explications
et moyens de défense ;

Monsieur LESPINASSE, Avocat Général a requis l'application de la loi ;

Maître MESSAUD, avocat de la prévenue BERGER Mélanie, a conclu à
l'indulgence de la Section Spéciale ;

Maître De Maulde, du Barreau de MONTAUBAN, Avocat de la prévenue
KATZENSTEIN, a conclu à relaxe de celle-ci ;

Maître VEHRNES, Avocat du Barreau de MONTAUBAN, a conclu à la
relaxe de la prévenue GOETZMAN ;

Maître CAZENAVE, Avocat de Melin, a conclu à la relaxe de celui-ci ;

Le huis clos levé, la publicité de l'audience rétablie, les portes ouvertes :
La Section Spéciale de la Cour d'Appel, vu la loi du 18 novembre 1942,
Où Monsieur l'Avocat Général, en ses réquisitions, le témoin entendu,
les accusés et leurs conseils en leurs explications et leurs moyens de défense ;
Jugeant publiquement, après avoir délibéré conformément à la loi ;
Attendu qu'il résulte suffisamment des débats la preuve :

I) contre Berger Mélanie :

a) d'avoir, sur le territoire français, en 1941 et 1942, en tout cas depuis temps non prescrit, dans une intention communiste, ou anarchiste, exercé une activité ayant directement ou indirectement pour objet de propager les mots d'ordre de la III^e Internationale communiste relevant de cette II^e Internationale ou d'organismes contrôlés en fait par cette II^e Internationale, notamment en remplissant les fonctions de secrétaire d'une organisation communiste et anarchiste, en recevant chez elle les dirigeants, en constituant la documentation, rédigeant et tapant les tracts à la machine, etc.....

.....

Attendu que ces faits tombent sous l'application de l'article trois du vingt-six septembre mil neuf cent trente-neuf, et la loi du quatorze août mil neuf cent quarante et un, décret du vingt-quatre juin mil neuf cent trente-neuf,

Par ces motifs,

Condamne Berger Mélanie à quinze ans de travaux forcés et vingt ans d'interdiction de séjour,

.....

Condamne les prévenus solidairement aux dépens liquidés à la somme de mille sept cent cinquante-deux francs vingt centimes ;

Le tout par application des textes précités et des articles 52, 55 du Code Pénal, 194 du Code d'Instruction Criminelle, lus à l'audience et transcrits.

Réduit la durée de la contrainte par corps au minimum déterminé par l'article neuf de la loi du 22 juillet 1867, modifiée par l'article 19 de la loi du 30 décembre 1928, fixe celle-ci à quatre mois.